

Un, deux, trois

Pénélope Mallard

Numéro 149, avril 2016

Cataclysmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81204ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mallard, P. (2016). Un, deux, trois. *Moebius*, (149), 31–34.

PÉNÉLOPE MALLARD

Un, deux, trois

C'est le basson qu'il devine en premier. Une rumeur floue, incertaine, un murmure. Puis une timbale, très loin, assourdie, dont l'écho pourtant transperce son ventre.

Frisson, juste en haut de l'os pubien.

Ses bras s'élèvent lentement au-dessus du niveau de l'eau.

La main droite se délie d'abord, pour le rythme.

Premier temps, timide. La battue manque d'ampleur.

Il se rappelle les paroles du médecin à l'infirmière.

« Vous lui donnez deux cents milligrammes de Lepo-nex et vous ne le laissez pas plus de vingt minutes dans son bain. Je veux pouvoir intervenir si jamais il y avait un problème. C'est la première fois qu'on lui administre cette dose. Rien d'autre ne vient à bout de ses symptômes. »

Même s'il se sait seul, il se retient ; la gêne, la peur d'être surpris dans une position ridicule : diriger un orchestre que personne d'autre n'entend.

Consciencieuse, l'infirmière règle le réveille-matin à vingt minutes.

* * *

Ravel, la *Valse*, les couples, immobiles pour l'instant, les robes, jaunes, bleues, parme, scintillantes sous l'éclat du cristal de Bohème, les lustres, vertigineux, la quintessence de l'élégance, du charme, du bon goût. Un. Deux. Un. Deux. Le troisième temps se dérobe. Un souffle. À peine.

Une ligne presque inaudible.

Et puis la mélodie apparaît, longue, continue, un tourbillon sans fin. Elle crève la brume, disperse l'incertitude, trouve son centre.

Sa main gauche se lève : il fait d'abord entrer les violoncelles. Les cordes et les bois s'entrelacent ensuite, dans une amorce de vague, comme un élan, arrêté, entrecoupé par une clarinette sautillante. Les violons s'avancent, se retirent. L'eau du bain frémit. Presque rien. Pas même un clapotis. Picotements au bout des doigts. Tension dans le bras gauche. Presque rien.

Au réveille-matin, il reste quinze minutes.

Le basson se faufile de nouveau sous son épiderme. Cette fois, le frisson se propage dans le bas de son dos. Les flûtes traversières, légères, alertes, cabriolent sur le *glissando* des harpes. Un, deux, trois. Un, deux, trois. Le tourbillon enfle. Ses bras s'agitent. Ensemble, ils dessinent la mélodie. Son bras gauche, engourdi, règle le phrasé des cordes. Son bras droit mesure le tempo des cuivres, des percussions. Trompettes, trombones, cors, cymbales, timbales éclatent comme autant de pétards du Nouvel An chinois, broient ses tympanes. Sa main gauche indique la nuance à l'orchestre hypnotisé : paume vers le haut, elle s'élève, comme tirée par un fil invisible. Crescendo. Sa tête explose. Les danseurs virevoltent. L'eau du bain tourne à la houle. Dans son cœur, les premières palpitations, de plus en plus rapides, comme un écho.

Plus que dix minutes.

Dans l'euphorie, son bras heurte le carrelage. L'angle droit du porte-savon lui déchire le coude. De la coupure jaillit un filet de sang. Les pulsations s'accélèrent, suivent le mouvement. Son cœur tressaille. Nausées, vertiges, douleur dans la poitrine. Il n'en a cure. La musique l'ensorcelle.

Carnegie Hall. Il dirige le Philharmonique de Berlin en tournée. Trois mille spectateurs sont suspendus à sa baguette. Un, deux, trois. Un, deux, trois. Sa battue est impeccable. Il vibre avec les musiciens, maîtrise les entrées, unifie le tempo. Léger *rallentando* puis la *Valse* s'élançe, encore. Les couples s'étourdissent. Le jaune, le bleu, le parme se marient en un arc-en-ciel pastel que le cristal des lustres rend diaphane, lumineux.

Puis le basson de nouveau se fraie un chemin dans ses entrailles, menaçant. Son ventre se serre. Une seule note, à peine un demi-ton. Ombre imprécise, le danger sourd au bout de sa baguette.

Sa poitrine l'étreint, le consume de l'intérieur. Crampes. Goutte à goutte, du sang s'écoule de son nez. De rosée, la surface de l'eau vire au carmin. Il ne voit rien, ne sent rien. Il est dévoré par la musique. Dans une tentative désespérée de légèreté, les flûtes et les cordes se lancent à l'assaut de la mélodie, soutenues par les cuivres et les percussions.

Son bras gauche n'est plus qu'élan douloureux. Il impose un nouveau phrasé, une nuance : *forte*, suivi d'un *rallentando*.

Et tout à coup, un grondement rauque, sorti des profondeurs abyssales, une ligne chromatique aiguë, perçante, dissonante.

Accelerando.

Les courbes mélodiques se mélangent, se superposent, s'entremêlent en une cacophonie effroyable. La *Valse* devient frénétique, vortex fou, carrousel funeste. Les cordes crachent leurs notes comme autant de bombes qui se fracasseraient au sol. Les timbales rugissent, infernales. Il ne fait plus qu'un avec l'orchestre. Une même vibration, une même respiration. Sa direction a la majesté de qui ne craint plus la présence d'un témoin.

Les violons, les altos, les violoncelles sèment la tempête. Le vent se lève. La baignoire est déferlante. La flûte piccolo caracole sur les vagues et prépare l'entrée du basson. Le frisson fend de nouveau son ventre. Son sexe se dresse. Il étouffe, saigne du nez à grandes coulées dans l'eau déchaînée.

Les trois mille spectateurs retiennent leur souffle, les yeux exorbités, rivés à sa baguette, qui nuance les intonations avec la précision d'un métronome. Le carrelage du mur est maculé, son coude, ouvert. Le sang s'en échappe désormais à la cadence folle de la *Valse*.

Cinq minutes.

Un, deux, trois. Un, deux, trois.

Diaghilev est au premier rang. Stravinsky aussi.

Puis les cuivres s'emballent. Les bois et les trompettes hurlent, sifflent. Les trombones, le tuba, les cors grognent.

Le gong, les timbales, les cymbales déchirent la *Valse*, tel un immense coup de canon, ravageur. Les robes dégoulinent de sang. Les danseurs sont interdits. L'eau du bain devient écarlate.

La *Valse* explose en un maelström fantastique et fatal, comme un fabuleux orgasme. Son sperme gicle et se mêle au raz-de-marée sanguinolent. Il transpire, à bout de souffle. La tempête arrache les stores de la salle de bain, ses poumons sont exsangues, son cœur éclate en un point d'orgue infini.

Danse macabre.

Et puis soudain, plus rien.

Sur le plancher de la salle de bain, une mare de sang.

Les rideaux sont déchirés, les carreaux, cassés, la tringle ne tient plus qu'à un fil.

Absorbé par la musique, le cœur déchiqueté, il disparaît au fond de la baignoire.